

LA CONSTRUCTION SOCIALE DE L'IDENTITE SEXUEE

Intervention de Gérard NEYRAND

Sociologue

cimerss@wanadoo.fr

La question de la formation de l'identité sexuée fait partie des grandes questions dont s'est saisie le féminisme au tournant des années 70. Cette période où s'opère le basculement dans la deuxième phase de la modernité, celle que selon les optiques on peut qualifier de post-moderne ou d'hyper moderne, et qui se marque de l'actualisation des principes de la démocratie dans la vie privée.

Ce qui se trouve au centre de l'affirmation de l'égalité entre les sexes et de l'autonomisation des individus, hommes ou femmes, est bien le processus de *dénaturalisation* de leurs places dans la famille et dans la société, et la déstructuration de l'ultime phase d'une organisation sociale patriarcale, celle où les différences de positions sociales des hommes et des femmes n'étaient plus légitimées par la référence à Dieu, mais par la référence à la Nature, devenue la grande organisatrice de l'asymétrie sociale des sexes.

1. Le modèle laïc et naturaliste des Révolutionnaires

Au XIX^{ème} siècle, en devenant la première des sciences humaines, comme le montre Michel Foucault¹, la médecine essentialise la biologie et consacre ce que nous désignerions aujourd'hui comme des différences de genre, culturellement construites, comme des différences naturelles. Le principe d'ordre régissant les rapports entre les sexes, et leurs places dans la société, trouve sa justification dans l'apparente nécessité naturelle qui semble régner dans la distribution des places et des fonctions qu'opère la conformation biologique des hommes et des femmes dans la pratique sexuelle, la fécondation, la grossesse, l'engendrement et le nourrissage qui s'en suit.

Pour la plupart des auteurs de l'époque les différences d'aptitudes, de caractères, d'intérêts, de pratiques, de positions sociales, participent de cette dichotomisation entre deux mondes qui apparaissent complètement opposés, non plus symétriques mais complémentaires. La hiérarchie sociale qui continue alors à organiser leurs différences n'y apparaît plus justifiée par un principe d'organisation supranaturel, transcendant, celui du religieux, qui sacralise les assignations sexuées et générationnelles, à travers les préceptes qu'il édicte sous la figure de la révélation (parole d'Évangile) ; mais par un principe tout aussi contraignant, celui de l'ordre que la nature a instauré en conformant différemment

¹ Michel Foucault, *Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963.



chacun des sexes et en positionnant chaque génération dans un rapport spécifique à l'égard de celle qu'elle a engendrée.

Tout alors peut être compris comme la conséquence logique de différences premières, car biologiques. Ce qui aboutit à considérer comme essentielles, de l'ordre de ce qui constitue l'essence de l'être, des différences sociales entre les sexes perçues comme naturelles. Pour Pierre Roussel, médecin de la fin du XVIIIe siècle, rendu célèbre par son ouvrage *Le système physique et moral de la femme*, paru en 1775 et qui fut un immense succès : « *La femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée.* » Ce qui signifie, commentent Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet, que « *le sexe de la femme détermine non seulement les formes de son corps, mais aussi les traits de son caractère et de son intelligence.* » Ainsi Roussel, « *pour la première fois, fait apparaître une "nature féminine" totale et séparée²* » qui n'est pas référée à une origine divine.

Ce renouvellement majeur du consensus épistémologique sur la façon d'interpréter la différence des sexes constitue un véritable renversement, qui répondait au désir conjoint des révolutionnaires et de leurs inspirateurs, les Philosophes des Lumières, d'ancrer la compréhension de l'humain dans une *histoire naturelle* de l'homme, de rompre avec toute l'approche théologique et métaphysique antérieure. « *Ainsi, l'ancien modèle dans lequel hommes et femmes étaient rangés suivant leur degré de perfection métaphysique, leur chaleur vitale, le long d'un axe dont le télos était mâle, céda la place, à la fin du XVIIIe siècle, à un nouveau modèle de dimorphisme radical, de divergence biologique. Une anatomie et une physiologie de l'incommensurabilité remplacèrent une métaphysique de la hiérarchie dans la représentation de la femme par rapport à l'homme³.* »

Mais, à la différence des conceptions foucaaldiennes du changement épistémologique, trop influencées par une perspective structurale, le nouveau consensus qui se crée ainsi dans le champ des savoirs savants ne vient pas, en se superposant à l'autre, le recouvrir complètement et dans ce mouvement l'effacer. Un certain nombre d'éléments du modèle ancien sont plus ou moins récupérés et intégrés à la logique du nouvel ordre. Le modèle de complémentarité naturelle se trouve en quelque sorte contaminé par le modèle antérieur de continuité hiérarchique entre les deux sexes et lui emprunte quelques-uns de ces éléments forts : le principe de *hiérarchie* (qui en devient plus implicite), et la *sacralisation* de la différence biologique et des fonctions qui lui sont rattachées.

Les apports des nouvelles théories à l'analyse

Les travaux des sociologues et historiens d'inspiration foucaaldienne, ainsi que certains travaux d'inspiration féministe, ont montré l'importance de la valorisation du lien maternel

² Yvonne Knibiehler et Catherine Fouquet, *Histoire des mères du Moyen Age à nos jours*, Montalba, 1977, p.148.

³ Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe*, 1992, Gallimard, p.19.



au XIXe siècle, autour de la volonté médicale et hygiéniste de promouvoir la fonction de soin et d'éducation que la mère se trouve «naturellement» en meilleure position d'effectuer.

Avec l'évolution sociale et la diminution constante des entreprises familiales au profit du travail salarié extérieur, le modèle de la femme au foyer propre à la bourgeoisie dominante s'est progressivement généralisé comme modèle social, jusqu'à en devenir l'objectif à atteindre pour bien des discours sociaux du milieu du XXe siècle. La théorisation de sa structure et de ses implications en a été effectuée aussi bien sur le plan sociologique, notamment avec l'ouvrage de Talcott Parsons, *Family, socialization and interaction process*⁴, que sur le plan psychologique, en particulier par l'approche psychanalytique⁵.

Présentée par certains comme la théorisation du déclin du patriarcat, la psychanalyse va voir après Freud de nombreux auteurs développer la spécificité de chaque position parentale. La plus étudiée fut la position maternelle (Klein, Winnicott, Bion, Spitz, Bowlby...), alors que l'approche de Lacan s'attachait à la formalisation de la fonction paternelle⁶. D'une certaine façon, la psychanalyse peut être vue comme la théorie la plus aboutie de l'ordre familial bourgeois, participant à la pérennisation de cet ordre en permettant d'en réguler les dysfonctionnements les plus problématiques et de fournir les cadres théoriques du passage de la disciplinarisation à l'intériorisation des normes (ou, dit de façon plus référencée aux écrits qui ont jalonné la période d'après-guerre, des « disciplines à domicile » à la « persuasion clandestine⁷ »). Les trente glorieuses furent alors l'époque d'un certain psychanalisme⁸ triomphant. La psychanalyse n'en a pas moins une vertu heuristique particulière pour rendre compte de la spécificité des pouvoirs en jeu, par exemple de l'articulation d'un pouvoir maternel concret qui s'est affirmé sur les enfants avec un pouvoir paternel plus abstrait et général sur la famille et ses composantes, femme et enfants, qui s'exprime sous la forme d'une autorité, intimement liée tant au masculin qu'à l'organisation du symbolique. C'est cette configuration particulière que l'on identifiera alors sous la forme d'une domination⁹, qui pour être masculine n'en est peut-être pas moins d'abord paternelle.

⁴ Talcott Parsons, *Family, socialization and interaction process*, Glencoe Free Press, 1955.

⁵ Voir l'approche de l'évolution des savoirs sur la petite enfance et la parentalité que j'ai développé dans *L'enfant, la mère et la question du père. Un bilan critique de l'évolution des savoirs sur la petite enfance*, Paris, PUF, 2000.

⁶ Approche que Françoise Hurstel reprendra en l'historicisant dans *La déchirure paternelle*, Paris, PUF, 1996.

⁷ Philippe Fritsch, Isaac Joseph, « *Disciplines à domicile, l'édification de la famille* », *Recherches*, ne28, 1977 ; Vance Packard, *La persuasion clandestine*, Paris, Calmann-Lévy, 1958.

⁸ Robert Castel, *Le psychanalisme. L'ordre psychanalytique et le pouvoir*, Paris, UGE/10-18, 1976.

⁹ Si Pierre Bourdieu s'est tardivement consacré à cette analyse avec "La domination masculine", *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 84, 1990, celle-ci constitue le sujet de la plupart des écrits féministes depuis les années 70, notamment ceux qui l'ont problématisée à l'aide d'une conceptualisation marxisante sous la forme de rapports sociaux de sexe. Depuis l'article fondateur de Christine Delphy, « L'ennemi principal », *Partisans – Libération des femmes année zéro*, Paris, Maspéro, 1972 ; jusqu'à Thierry Blöss (dir.) *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Paris, PUF, 2001 ; en passant par Marie-Agnès Barrère-Maurrisson (dir.), *Le sexe du travail. Structures familiales et système productif*, Grenoble PUG, 1984, et de nombreux autres écrits.



De nombreux anthropologues ont, dans la perspective lévi-straussienne, identifié cette domination comme participant des nécessités induites par les différentes places dans la reproduction biologique, et la volonté des hommes de contrôler leur descendance masculine, du fait que « *seuls les corps féminins font les enfants des deux sexes*¹⁰. » En d'autres termes : « *Les hommes ne peuvent pas se reproduire eux-mêmes. La femme est alors la ressource pour faire des enfants certes en général, mais des fils en particulier.* »

Privilège exorbitant pour Françoise Héritier, qui rend compte des mécanismes de la dépossession du corps reproductif des femmes par les hommes et leur organisation sociale, car si la femme est une *ressource* rare qui permet de constituer une lignée masculine, il devient nécessaire de « *se l'approprier et la contenir dans une fonction, dans cette tâche particulière.* » Cette analyse, au-delà des remarques qui pourraient être faites sur son caractère exclusif, permet de bien montrer en quoi la domination est à la fois politique et sexuelle, ou plus exactement de montrer en quoi le rapport de sexe est un rapport politique, en ce qu'il est nécessaire de contrôler la sexualité pour contrôler l'ordre social, exercer un pouvoir sur la société, et aussi sur la famille. En ce sens, identifier le pouvoir social comme un pouvoir masculin n'apparaît pas sans fondements. Parler dans les années 70 de « *politique du mâle*¹¹ » a pu avoir alors effet de dévoilement, même si de telles analyses très médiatisées n'avaient pas la consistance nécessaire pour permettre la déconstruction théorique qu'une telle dénonciation méritait.

Le processus révolutionnaire républicain, non seulement aura mis près d'un siècle à se stabiliser, mais n'aura jamais fait qu'ancrer dans une autre logique une répartition sexuée du pouvoir familial et social. Tout au moins dans cette première période de la modernité révolutionnaire qui court de la fin du XVIIIe siècle au milieu du XXe. Dans cette première phase, l'affirmation de la naturalité de la différence des sexes et de ses conséquences vient servir de butoir à la remise en cause de toutes les autres différences sociales, exemplairement celles liées à l'origine : la problématique du sang. Michel Foucault le traduira dans une formule célèbre, celle du passage « *d'une symbolique du sang à une analytique de la sexualité*¹² ».

Ainsi, comme le fait remarquer Sylvie Steinberg¹³ : « *Le modèle de l'incommensurabilité biologique entre l'homme et la femme et de la sexualisation du corps qui s'impose à partir des années 1760-1770 est aussi une machine de guerre contre les inégalités fondées sur la naissance. Il ancre dans le sexe l'infériorité naturelle de la femme mais il décrète que toutes les autres différences sont injustes et infondées. L'égalité entre les hommes et*

¹⁰ Françoise Héritier, « Privilège de la féminité et domination masculine », *Esprit - L'un et l'autre sexe*, 273, mars-avril 2001, p.84-85. (à consulter également ses deux derniers ouvrages fondamentaux)

¹¹ Kate Millett, *La politique du mâle*, Paris, Stock, 1971 (New York, 1969).

¹² Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. I. La volonté de savoir*, Paris, nrf Gallimard, 1976, p.195.

¹³ Sylvie Steinberg, « L'inégalité entre les sexes et l'inégalité entre les hommes. Le tournant des Lumières », *Esprit*, 273, 2001, p.39.



l'incommensurabilité fondamentale entre les hommes et les femmes apparaissent ainsi comme les deux versants complémentaires et contradictoires de la pensée naturaliste des Lumières. »

2. La remise en cause d'un ordre familial naturel, une rupture épistémologique

A la fin des années 60 s'opère un véritable bouleversement des représentations dominantes, que l'on peut interpréter comme un rattrapage du décalage entre les nouvelles conditions sociales qui se mettent en place dans de multiples domaines et les façons d'interpréter l'ordre familial et social encore dominantes.

Les bouleversements sociaux qui ont affecté la sphère privée depuis les années 60 sont immenses : maîtrise de la procréation, massification de l'enseignement supérieur, tertiarisation de l'économie, généralisation de l'emploi féminin salarié, libéralisation sexuelle, autonomisation individuelle, désinstitutionnalisation de la conjugalité, autrement dit remise en cause du mariage comme sacrement, montée de l'union libre, des divorces, des situations familiales atypiques... Leur importance est telle que l'on a pu identifier cette période comme celle du passage d'un ordre socio-familial à un autre, par le biais de ce que certains auteurs comme Irène Théry ou Marcel Gauchet¹⁴ n'ont pas hésité à qualifier de « révolution anthropologique ». Nous sommes ni plus ni moins entrés dans une autre ère de la vie sociale, dont la principale caractéristique réside peut-être dans la volonté d'application des principes politiques de la démocratie dans la sphère privée, en remettant en question la naturalisation antérieure des positions sexuées et promouvant un nouveau modèle individualiste et égalitariste des relations familiales. Son avènement tient à la réorganisation en profondeur des bases anthropologiques de la société qu'a permis la modernité. Il s'est cristallisé sous l'impulsion des mouvements sociaux qui ont caractérisé la période des années 68 et suivantes, et plus particulièrement du mouvement féministe.

L'affirmation progressive de la logique républicaine et démocratique au cours du XIXe siècle, puis son hégémonie référentielle à partir de la fin de celui-ci, sont allées de pair avec d'une part la promotion de l'instruction publique, fer de lance de l'idéal républicain, d'autre part un développement industriel entraînant la massification de la consommation. Avec l'émancipation intellectuelle de jeunes filles de plus en plus scolarisées, la technicisation du travail ménager et l'appel de main-d'œuvre féminine portées par l'industrialisation, la nécessité sociale de la remise en cause du clivage entre hommes et femmes s'est affirmée inexorablement.

¹⁴ Irène Théry, "Mixité et maternité", in Yvonne Knibiehler (dir.), *Maternité, affaire privée, affaire publique*, Paris, Bayard, 2001. Marcel Gauchet, "Essai de psychologie contemporaine", *Le Débat*, ne99 et 100, avril et août 98. Pour sa part, Eric Hobsbawm parle de révolution culturelle, dans *L'âge des extrêmes - Histoire du court XXe siècle*, Paris, éditions Complexe / Le Monde diplomatique, 1999 (1994).



Plusieurs événements sont venus alors procéder au rattrapage sur le plan de la gestion politique et sociale de processus de transformation sociale qui, pour être freinés par les forces les plus traditionalistes, ne pouvaient être remis en cause. En France, ce fut après la Seconde guerre mondiale, le droit de vote et d'éligibilité – enfin – *accordée* aux femmes par le général de Gaulle en 1944, puis, alors que se diffusait la contraception moderne et qu'accédaient aux longues études des fractions de plus en plus grandes des couches moyennes, l'explosion de 1968, qui venait en quelque sorte combler un décalage croissant entre l'importance des évolutions affectant aussi bien le fonctionnement social que les mentalités et la perdurance d'un ordre socio-politique objectivement dépassé.

Ce qui constituait l'idéologie naturaliste de la différence des sexes fut alors violemment mis en cause, jusqu'à parfois aller chez certain-es jusqu'au déni de l'enracinement biologique de cette différence. Si le débat féministe entre universalistes et différentialistes n'est pas clôt, il s'établit en contrepoint de la formalisation juridique de la sortie du patriarcat, depuis les lois de 1970 introduisant l'autorité parentale conjointe dans la famille conjugale en lieu et place de la puissance paternelle, et autorisant la publicité pour la contraception, jusqu'à celles de 1975 légitimant l'Interruption Volontaire de Grossesse, et (ré)introduisant, après 159 ans d'interruption, le divorce par consentement mutuel.

Dans le mouvement de remise en cause de l'ordre antérieur qui agite les années 70 en Occident, deux ouvrages vont venir expliciter la critique de la pseudo naturalité des rôles joués par les garçons et par les filles, en dévoilant au grand jour le caractère social de leur construction : celui de l'Italienne Elena Gianini Belotti, *Du côté des petites filles* (1973), qui est publié en France aux Editions des femmes et connaît un succès international en atteignant le tirage impressionnant de 250 000 exemplaires ; l'autre s'intéresse plus à la question des normes viriles, c'est celui des Français Georges Falconnet et Nadine Lefaucheur, *La fabrication des mâles* (1975), qui connaît aussi un succès international, et n'atteint que – si je puis dire – les 100 000 exemplaires. En 1980 paraissent deux ouvrages qui vont avoir un grand succès eux aussi *L'amour en plus* d' Elisabeth Badinter, pour le féminisme, et *Les enfants de Jocaste* de Christiane Olivier, pour la psychanalyse.

Un tel succès rappelle que le fruit était mûr et que toute une génération, celle du *baby boom*, attendait que l'on vienne mettre en mots la critique de l'ordre sexuel et familial ancien, et ce sur quoi il se fondait : la conception naturaliste de la famille.

Falconnet et Lefaucheur lient ainsi critique de l'organisation publique, capitaliste, et de l'organisation privée, patriarcale :

« *Concevant la nature comme le lieu d'une lutte perpétuelle entre les espèces et à l'intérieur des espèces, comme un monde régi par l'agression, par la loi du plus fort, par la sélection naturelle, la bourgeoisie projette sa nature propre sur la "Nature" et justifie son*



système social en le présentant comme “naturel ”. » (p 17)

La première démarche réside bien dans la dénonciation du naturalisme, qui essentialise des différences qui ne peuvent plus être remises en question, et justifient la perpétuation d'un ordre préexistant.

Il faut donc mettre en œuvre tout un programme de remise en cause de l'idéologie dominante, dans le prolongement de l'analyse qu'avait produite Simone de Beauvoir, très en avance sur son époque, en 1949 avec *Le deuxième sexe*. Il s'agit pour eux d'exercer « *une critique révolutionnaire de l'idéologie régnante.* » Ils ajoutent alors : « *La première tâche est de montrer les limites et l'hypocrisie du réformisme en matière de sexualité : c'est à la base même de la répression sexuelle qu'il faut s'attaquer – c'est-à-dire aux institutions qui, fût-ce sous une forme plus dissimulée, plus moderne, continuent de l'exercer : la famille, l'école et les églises, principalement. Mais cela ne suffit pas. Pour être conséquent, il importe aussi, dans le même temps, d'analyser et de détruire les mythes sur lesquels repose toute la formation idéologique actuelle concernant la « vie privée », dont la fonction sociale a été jusqu'à présent très largement sous-estimée : le mythe du Grand Amour pour les femmes, les mythes du Pouvoir et de la Virilité pour les hommes.*

Alors, il ne sera plus utopique d'espérer un type nouveau de relations entre les sexes, et il deviendra possible de mobiliser des gens prêts à lutter de façon révolutionnaire pour donner à ces relations le cadre économique et social qui leur permettra de s'instaurer. »

Avec le recul, on se rend compte à quel point ce programme était utopique ; mais l'intervention d'aujourd'hui (le programme AQJT) et les nouveaux mouvements en faveur de l'égalité, montrent que cette utopie est toujours active. L'utopie démocratique appliquée aux relations privées trouve, de fait, un support de poids dans l'allongement général de la scolarisation, même si demeure au sein même de l'école la logique différenciatrice.

Partant du constat d'une différenciation sexuelle marquée des carrières scolaires, Marie Duru-Bellat, dans *L'école des filles* (1990), décrit sa genèse au sein de l'école et de la famille.

« En fait, selon son sexe présumé, l'enfant est déjà supposé se couler dans un moule (que définissent les stéréotypes de masculin et du féminin en vigueur à cette période). » Ainsi, les bébés sont socialisés selon leur sexe dès avant la naissance, puis « *Au fur et à mesure que les enfants grandissent, les différences de pratiques et d'attitudes parentales s'accroissent.* » (p 97) Ce que viendront confirmer les attitudes et les attentes des enseignants. La principale évolution des attitudes concernant la scolarité est cependant que dorénavant elle est jugée aussi importante pour les filles que pour les garçons, voire plus, car comme le dit Duru-Bellat (p 109) : « *Il semble que les parents aient plus ou moins conscience que les garçons pourront plus ou moins « se débrouiller », même avec une formation courte (souvent, du même coup, professionnelle), que les filles, ces dernières accédant de fait à des emplois nécessitant un bon niveau d'instruction.* »



Discours social et sens commun

Le sens commun fonctionne sur l'alibi de l'évidence et l'intériorisation de la culture sexuée pour reproduire une différenciation systématique entre garçons et filles. Une blague vient rappeler l'évidence des signes de la distinction sexuée, celle des deux bébés qui discutent côte à côte de leur appartenance sexuelle, celle-ci étant dévoilée par la couleur de leurs chaussons : rose ou bleue... Le sexe est bien systématiquement codé par l'apparence (coiffure, attitude, habillement...)

Autre exemple, qui me concerne plus particulièrement, lorsque pour cadeau souhaité j'ai exprimé ma préférence pour un tablier de cuisine joliment brodé, et qui ne fut pas retenu parce qu'une fleur brodée « ce n'est pas masculin ! ». J'ai donc eu droit à un autre tablier, plus conforme à l'"idéal" de virilité...

Ainsi, sont associées tout un ensemble de valeurs, qui partagent l'univers en deux mondes distincts : celui des garçons et des filles, des hommes et des femmes...

Et la culture médiatique vient complètement renforcer cette dichotomie (magazines..), même si certaines dimensions s'ouvrent à un début de "neutralisation" des genres (le sport, le travail... pour les femmes, les bébés, les activités domestiques... pour les hommes,

Ainsi, l'importance prise par les médias dans les processus de re-production de l'identité sexuée s'avère grandissante, susceptible de placer les individus, et surtout les jeunes filles, dans des conflits d'image entre des modèles de réalisation de soi antinomiques. Dénonciation récurrente, depuis les années 70 et le célèbre ouvrage d'Anne-Marie Dardigna *Femmes, femmes sur papier glacé*, que celle de la dichotomie des images de chaque sexe, qu'une analyse de la publicité nous révèle dans toute son ampleur, même si périodiquement des contre-exemples d'inversion des rôles viennent jouer avec l'imaginaire des spectateurs.

Deux discours et deux logiques s'affrontent... et renvoient « en dernière instance » à une différence fondatrice, celle des places dans la sexualité et la procréation, et ses suites. Après, tout est affaire d'interprétation... mais le fantasme de l'indifférenciation sexuelle demeure très angoissant.

Conclusion : débats contradictoires au sein des féminismes

Compte tenu du contexte, cette question complexe de l'identité sexuée débouche sur deux façons d'envisager la question dans les féminismes français :

- L'historicisation des différences et la volonté de les réduire : l'universalisme, pouvant aller jusqu'à un certain « négationnisme » du courant radical, pour lequel les genres sont équivalents et le sexe peu de chose... (cf. Marcella Iacub, *L'empire des ventres* (2004) et surtout le mouvement *queer*). En France, l'expression modérée de ce courant universaliste est représentée (par ex) par Elisabeth Badinter qui, avec son dernier livre *Fausse route*, critique (en caricaturant parfois) l'essentialisme du courant différentialiste.



.- La bio-psychologisation des différences, et la valorisation d'une identité féminine, sexuée, et maternelle, propre. Ce courant différentialiste, ouvert à la psychanalyse, c'est celui du groupe « psychanalyse et politique », qui a organisé le MLF sous l'égide d'Antoinette Fouque, dans les années 70. Celle-ci a publié *Il y a deux sexes* (réédition 1995), et sa théoricienne la plus connue est Luce Irigaray : *Speculum de l'autre femme* (1974) ; *Ce sexe qui n'en est pas un* (1977). On retrouve un courant radical aux USA, le mouvement communautariste, axé sur une judiciarisation des droits. Pour lui, les oppositions sont irréductibles, et les sexes séparés en deux mondes complètement différents.

Un consensus cependant entre les deux courants : la socialisation façonne les rôles de sexe, mais pour certaines c'est quasi-complètement, pour d'autres c'est sur la base d'un enracinement irréductible du biologique dans la psyché.

Pourtant, peut exister un universalisme sur le plan de l'égalité et du droit, qui reconnaisse l'importance de la différence sexuelle. Toute la difficulté réside dans l'appréciation de ses conséquences.

Bibliographie de l'auteur

Ouvrages : *Préserver le lien parental. Pour une prévention psychique précoce*, Paris, PUF, 2004.

Monoparentalité précaire et femme sujet (avec Patricia Rossi), Toulouse, Érès, 2004.

L'enfant, la mère et la question du père. Un bilan critique de l'évolution des savoirs sur la petite enfance, PUF, 2000.

Le cœur, le sexe, et toi et moi... (direction), *Revue Panoramiques*, n°34, 3^e trimestre 1998.

Articles : « La reconfiguration contemporaine de la maternité », in *Maternité et parentalité*, sous la direction de Yvonne Knibiehler et Gérard Neyrand, Rennes, éditions de l'ENSP, 2004.

« Sexualité, maternité, paternité, pouvoir », *Hommes-Femmes-Pouvoir - La Pensée*, n°339, juillet-septembre 2004.

« L'individu, la publicité et la différence des sexes », *Approches sociologiques de l'intime - Mana*, Université de Caen, 3, 1997.

